

Le Monde

M Blogs 22 mars 2013

Le sociologue et philosophe allemand [Hartmut Rosa](#) a été remarqué en France depuis la traduction en 2010 d'[Accélération : une critique sociale du temps](#), complété depuis par une synthèse et mise à jour de ce livre dans [Accélération et aliénation...](#)



Pour Hartmut Rosa, le temps a longtemps été négligé dans les analyses des sciences sociales sur la modernité au profit des processus de rationalisation ou d'individualisation. Pourtant, selon lui, l'accélération est la caractéristique de la société moderne. Dans ses essais, il en livre une taxonomie intéressante expliquant que l'accélération sociale que nous connaissons découle de l'accélération technique, de celle du changement social et de celle de nos rythmes de vie qui se manifeste par un stress, une aliénation toujours plus grande qui nous rend de plus en plus incapables d'habiter le monde (vous pourrez trouver une très bonne synthèse de la thèse de Rosa dans [le numéro de janvier 2013 de Rhizome \(.pdf\)](#), le bulletin de l'[Observatoire des pratiques en santé mentale et précarité](#)).

Invité par l'[Insa de Lyon](#), il donnait une conférence jeudi auprès d'une foule d'étudiants à la bibliothèque Marie Curie du Campus de la Doua, sur le thème "la technologie est-elle responsable de l'accélération du monde ?".

"Mon livre explique que l'essence et la nature de la modernité reposent sur l'accélération", attaque Hartmut Rosa. Pour lui, notre monde contemporain repose sur son dynamisme, qui n'a d'autre but que de mettre en mouvement le monde matériel, social et idéal.

Pour comprendre ce qu'est l'accélération du monde, il faut comprendre ce que signifie la lenteur, estime Rosa. La lenteur est une richesse de temps. Elle correspond à un état dans lequel on dispose de suffisamment de temps pour faire ce que l'on doit faire, au temps qui nous reste après avoir tout fait. L'état de lenteur, c'est quand il nous reste encore du temps disponible librement... En Allemand *Muße* (qui signifie le loisir, la créativité) est le contraire de l'ennui. *"La lenteur c'est le sentiment de ne pas être sous la pression d'une urgence, de ne pas être obligé de faire une chose sans en avoir le temps."* La richesse temporelle n'est ni l'ennui, ni une décélération contrainte, mais elle est avant tout un élément d'autonomie.

"Le rêve de la modernité c'est que la technique nous permette d'acquérir la richesse temporelle. L'idée qui la sous-tend est que l'accélération technique nous permette de faire plus de choses par unité de temps." Et c'est bien ce que la technique a permis, souligne Rosa, en pointant du doigt la rapidité introduite par la technique. Les voitures roulent de plus en plus vite, nous permettant dans le même laps de temps d'aller toujours plus loin. Grâce à la technique, nous avons copié les connaissances de plus en plus rapidement : avant l'imprimerie, il fallait copier un livre à la main, puis la technologie nous a permis de l'imprimer, puis de le photocopier, et désormais de les télécharger via l'internet. Les ordinateurs eux-mêmes n'ont cessé d'augmenter leurs performances, c'est-à-dire le nombre d'opérations qu'ils savent accomplir par unité de temps.

"La conséquence de cette accélération technologique c'est qu'on a besoin de moins en moins de temps pour réaliser une tâche, une activité précise. La quantité de ressources temporelles libres croît. Pour faire 10 km ou recopier un livre ou produire une image, nous avons besoin de beaucoup moins de temps que nos ancêtres."

Pourquoi n'avons-nous pas plus de temps libre ?

Nous devrions donc avoir plus de temps libre que jamais, puisque nous avons besoin de moins de temps pour faire les choses, en conclut le philosophe. En 1964, le magazine *Life* ne s'inquiétait-il pas déjà, légitimement, que le plus important problème de société auquel nous serions confrontés demain serait de savoir ce que nous ferions de ce temps libre...

Pourtant, ce n'est pas ce qu'il s'est passé. La prédiction ne s'est pas réalisée. Nous ne disposons pas de plus de temps : nous en avons toujours trop peu. Nous vivons dans une pénurie de temps, une "famine temporelle", comme la décrivait en 1999 les sociologues américains John Robinson et Geoffrey Godbey dans *Time for Life : The Surprising Ways Americans Use Their Time*.

"Toutes les sociétés modernes sont caractérisées par une pénurie de temps : plus une société est moderne, moins elle a de temps". Ce n'est pas le pétrole qui nous manquera un jour, mais bien plutôt le temps, ironise le philosophe. Plus on économise le temps et moins on vit.

Comment expliquer cela ? D'où est-ce que ça vient ? Un économiste suédois a proposé un axiome : la richesse du temps est inversement proportionnelle à la richesse matérielle. *"Plus on est riche matériellement, plus on devient pauvre en ressource temporelle. Il applique cela à toutes les cultures du monde"* : plus les sociétés sont riches, plus les gens sont stressés. Dans les cultures les moins développées, les gens sont pauvres en bien matériel, mais ils ont du temps. Avec la modernisation, l'enrichissement matériel de la société, l'allure des gens devient plus rapide. Un chercheur américain a constaté que plus la société est riche, plus les gens se déplacent rapidement. Cette différence se retrouve aussi dans les groupes sociaux : plus un groupe social est riche, plus il va ressentir la pénurie de temps. Et cet axiome s'applique également aux individus, où on trouve un lien entre le statut économique des individus et le manque de temps.

L'accélération n'est pas la faute de la technique

"Mais pourquoi est-ce ainsi, alors que le progrès matériel devrait nous libérer du temps ?" Pour Hartmut Rosa, c'est le rapport entre croissance et accélération qui explique cela. Car l'accélération permet de gagner du temps libre si et seulement si la quantité d'activité reste la même. Mais ce n'est pas le cas ! La croissance de l'activité est plus importante que l'accélération.

Quand on allait à pied à son travail, à 5 km de chez soi, il fallait compter une heure. Maintenant que l'on prend nos voitures, nous pouvons faire ces 5 km en 10 minutes et

en gagner potentiellement 50. Mais nous n'habitons plus à 5 km de notre travail, mais à 30 km, ce qui fait qu'on passe toujours une heure à nous déplacer... Dans ce cas, le taux de croissance est le même que le taux d'accélération : il faut le même temps pour faire un déplacement plus long. Et bien souvent, en fait, nous n'habitons plus à 30 km, mais à 60 km, ce qui fait qu'on a perdu une heure plutôt que gagner 50 minutes ! Ici, le taux de croissance est supérieur au taux d'accélération. Avant, admettons qu'il nous fallait une demi-heure pour rédiger 4 lettres. Mais aujourd'hui, en une demi-heure, nous traitons bien plus d'e-mails. Nous sommes devenus plus rapides, mais nous avons également plus d'interactions à gérer, et donc plus de stress. *"La pénurie de temps n'est pas due au progrès technologique, mais au fait que la croissance est plus importante que l'accélération."*

Vers 1900, une maison moyenne comportait 400 objets différents. Aujourd'hui, elle en compte environ 10 000. Cette augmentation quantitative fait qu'on a moins de temps pour s'occuper de chaque objet. Avec une machine à laver, on passe moins de temps à laver le linge, mais on le lave plus souvent. Même chose pour le transport, on a doublé notre vitesse, mais on a quadruplé les distances parcourues...

"L'accélération n'est pas la faute de la technique. On peut imaginer un monde où grâce au progrès technique on pourrait arriver à dégager un excédent de temps, si le taux de croissance n'était pas si fort. Le progrès technique élargit notre horizon et nos possibilités de vie. Il change la perception des possibilités et des obstacles et modifie aussi les attentes sociales, tant ce que nous attendons des autres que ce qu'ils attendent de nous. La technologie permet l'accélération du rythme de vie, mais ne l'impose pas. Elle nous donne les moyens d'en disposer librement."

Le temps ne peut pas croître

Si nous avons le sentiment d'être prisonniers d'une roue de cage de hamster, c'est qu'il nous faut comprendre la logique de la modernisation, estime Rosa. *"Une société moderne est caractérisée par le fait qu'elle a besoin de la croissance, de l'accélération et de l'innovation pour maintenir le statu quo. Elle doit croître, innover, accélérer pour demeurer stable."* C'est une stabilisation toujours dynamique. Nos économistes ne cessent de nous répéter que l'économie doit croître. Que s'il n'y a pas suffisamment de

croissance, nous connaissons chômage, crise et écroulement de l'État-providence... Une société moderne ne peut donc se maintenir qu'au prix de la croissance, de l'innovation et de l'accélération. C'est la logique même du capitalisme, explique Hartmut Rosa. C'est également la logique des sciences modernes qui ne cherchent pas tant à conserver et transmettre le savoir que de produire sans cesse de nouvelles connaissances et en accélérer le rythme. C'est la logique de la politique et du droit, qui cherchent sans cesse à raccourcir les temps d'élection et à produire de nouvelles lois. C'est aussi la logique des arts et de la littérature : qui nous demandent d'être dynamique, originaux plutôt que de produire de la [Mimésis](#). La stabilisation par la croissance est l'essence de la modernité, pas celle de la technique.

"La modernité signifie mettre en mouvement de plus en plus rapidement le monde matériel, social et idéal. Nous aspirons à multiplier les choses, les contacts, notre horizon d'options... L'aspiration essentielle de la modernité est d'agrandir l'espace des possibilités... Cette aspiration crée inévitablement un problème temporel, car dans ce schéma, le temps est l'élément qui ne peut pas être multiplié. On ne peut pas augmenter la quantité de temps. On peut le compresser, mais pas l'agrandir. Nous vivons dans une société de croissance et le temps, lui ne peut pas croître."

Nous sommes bien dans les trois dimensions de l'accélération : l'accélération technique (la communication, les transports... mais aussi la pollution), l'accélération sociale (celle du changement social qui nous déstabilise) et l'accélération des rythmes de vie (qui est une tentative de réponse au phénomène global, qui nous pousse à faire plus de choses par unité de temps). Ces trois dimensions forment un système clos, où chaque composante se nourrit l'une l'autre, accélérant encore l'accélération. Ces trois dimensions sont également poussées par trois forces motrices : l'argent et la compétition qui en sont le moteur économique (le temps, c'est de l'argent) ; la différenciation fonctionnelle (la division du travail notamment) ; et le moteur culturel (la promesse de l'accélération). *"Cette promesse repose sur la perspective de notre mort, de notre propre finitude. Avant d'en arriver là, nous voulons tous faire des millions de choses. Si on se dépêche, on peut faire plein de choses avant de mourir. Si on double la vitesse de notre vie, on peut peut-être en vivre deux. Si on augmente la vitesse à l'infini, atteindrons-nous la vie éternelle avant de mourir ?"* Bien sûr, cela ne marche pas vraiment, ironise le philosophe. Mais cela traduit cet aspect culturel qui

relie notre idée d'une "bonne vie" à la vitesse. La promesse d'accélération est autant connectée à l'idée de liberté qu'à celle d'éternité.

Le résultat de ce système est une logique d'escalade de la vitesse, de la croissance et de l'innovation. Le problème est qu'il nous faut toujours plus d'énergie (physique, individuelle, collective...) pour entretenir cette stabilisation dynamique, pour maintenir le statu quo. Nous devons faire toujours plus d'efforts pour tenir l'évolution du monde, pour rester compétitifs...

Les limites de l'accélération

Cette stabilisation dynamique n'est plus perçue comme un progrès. Nous avons l'impression d'un mouvement, d'une augmentation sans progrès. Nous avons le sentiment que l'innovation, l'accélération et la croissance ne permettent plus de réaliser quelque chose de nouveau, de progressif... Mais elles sont entretenues uniquement pour éviter la crise, la catastrophe.

Sans compter que tous les domaines ne peuvent être accélérés, comme le montre la crise écologique. Beaucoup de ressources ne sont pas assez rapides pour la société. Nous produisons trop de matières toxiques, nous allons trop vite pour l'environnement. La crise psychologique (la dépression, le *burn ou*) est une réaction à un monde devenu trop rapide, à une situation où il faut courir toujours plus vite sans arriver quelque part, un monde sans reconnaissance. L'accélération explique aussi la crise démocratique, car la démocratie est un système politique qui demande du temps pour délibérer, pour produire de la concertation, du consensus...

Alors que faire ? "Que peut-on faire ? Peut-on construire un monde où la technique produise de la richesse de temps pour nous ? Peut-on imaginer une société qui ne se stabiliserait pas de manière dynamique ?"

C'est en tout cas ce sur quoi travaille désormais le philosophe avec plusieurs collègues à l'université de Léna, autour du programme [Dépasser la société de croissance](#). L'idée est de trouver un monde qui peut croître, accélérer ou innover, mais qui ne doit pas croître pour rester en place, pour maintenir son propre état, son propre statu quo. "On

travaille à imaginer une société qui reste moderne" (au sens de la liberté, du pluralisme, de l'égalité...), "démocratique, mais où le progrès technique n'amènerait pas la pénurie de temps." Pour Hartmut Rosa, une telle société ne peut être capitaliste. Elle doit correspondre à une démocratie économique ou une économie démocratique. Pour que cette société soit possible, il est nécessaire d'introduire des réformes économiques, des réformes de l'État providence, qui ne doivent pas faire que répartir les résultats de la croissance, mais introduire notamment le revenu garanti pour casser la logique de compétition. Il nous faut avoir une idée sur ce qu'est la "bonne vie", le "bien vivre" ou "[buen vivir](#)" : qu'est-ce qui fait que notre vie est réussie ? C'est une erreur culturelle de penser que la vie est bonne si elle va vite, si elle offre plus d'options, de possibilités. Notre vie est réussie dans les moments de résonance. "La résonance, c'est le sentiment que nous agissons dans un contexte qui nous répond, qui s'adresse à nous"... comme on le trouve parfois dans la famille, le travail ou la musique. La résonance [qui fait écho au concept de reliance du philosophe [Patrick Viveret](#), comme il l'explique dans [cette interview pour le magazine Millénaire3 \(.pdf\)](#)] est le contraire de l'aliénation, quand le monde nous semble inamical, hostile ou silencieux. Il nous faut une autre idée de ce qui fait une bonne vie et éclaircir les conditions structurelles qui font obstacles à cette bonne vie. "C'est à ces conditions seulement qu'on pourra imaginer mettre la technique au service de la lenteur", conclut Hartmut Rosa.

Peut-on résister individuellement à l'accélération ?

En répondant aux questions de l'assistance, Hartmut Rosa précise encore sa pensée. *"Longtemps, j'ai pensé qu'il était impossible de résister individuellement à l'accélération, car elle est un problème structurel de la société, comme le soulignait [Adorno](#). On ne peut trouver une solution individuelle à un problème collectif. Si vous décélérez, vous sortez du jeu. Dans la roue de la cage du hamster, nul ne peut ralentir. Mais peut-être est-ce une vision trop sceptique ? On peut trouver de petites formes de résistances individuelles. Beaucoup de jeunes refusent désormais des responsabilités trop élevées, car ils ne veulent pas sacrifier leur vie au travail. Reste que ces résistances ne suffisent pas."* Beaucoup de décélération que l'on rencontre ne sont que fonctionnelles. Les couvre-feux électroniques en entreprises, visant par exemple à interdire l'utilisation de l'e-mail un jour par semaine, peuvent être une piste de

solution, si leur objectif n'est pas, en fait, d'augmenter l'efficacité. Le Week-end est devenu la rémunération de notre temps travaillé. La déconnexion est un rêve de bien être, mais n'est qu'une oasis de décélération. C'est profiter d'un état où l'on n'est plus sollicité en permanence, où l'on n'est plus poussé à faire des choses : on peut ne rien faire, car on n'a plus les moyens techniques de faire. Ce qui est sûr, *"c'est que les solutions doivent avant tout être des solutions collectives"*.

"Vous expliquez que la lenteur c'est avoir du temps libre", demande quelqu'un du public. "Or, la lenteur, ça peut aussi vouloir dire faire les choses moins vite, à un rythme plus adapté ?"

"Ma définition de la lenteur est contestable", reconnaît le philosophe. Mais faire les choses lentement n'est pas nécessairement dans notre nature. Le travail n'est pas seulement un moyen, mais également une fin. Ce que nous faisons, n'est pas une fin en soi, mais un moyen pour obtenir autre chose : de l'argent, s'ouvrir des options plus que les réaliser... Faire lentement n'est attractif que si l'activité qu'on pratique est résonnante avec soi-même. Ce qui nécessite de renverser fondamentalement notre rapport au travail et au monde. Or, le capitalisme et la technologie moderne sont avant tout motivés par l'idée qu'il est important d'avoir le plus d'options possibles et que nos actions aient le plus de portée possible sur le monde. C'est un rapport assez problématique au monde. Faire lentement n'est pas un moyen, mais pourrait être une fin pour la vie bonne. Auquel cas, la technologie ne nous sert à rien, on peut probablement la laisser tomber. Cela rejoint l'idée du [Flow](#) élaboré par le psychologue Mihaly Csikszentmihalyi, qui a des points communs avec le concept de résonance. Mais certains peuvent aussi en abuser pour tenter de rendre le travail plus efficace encore.

Invité à expliciter les buts de son projet de recherche, Hartmut Rosa explique qu'il cherche à identifier les mécanismes qui nous poussent à l'accélération et à la croissance. Comment paralyser ces mécanismes ? Peut-on trouver une économie qui n'aurait pas besoin de croître ? Quelle pourrait être une économie qui ne soit pas socialiste, mais qui comporterait des éléments de concurrence et de compétition ? Comment avoir un Etat providence qui n'ait pas besoin de puiser dans des ressources de croissance ? Le but est de chercher des alternatives, des possibilités alternatives à

la croissance.

Si l'accélération ne cesse de s'emballer, le temps lui ne peut-être augmenté. On arrive peut-être aux limites de ce que l'homme peut supporter physiquement et psychiquement. Le transhumanisme et le posthumanisme sont des moyens pour tenter de repousser ces limites. Ils nous proposent un monde sans humain, comme l'est déjà le monde financier où échanges à haute fréquence se font désormais dans des temps de réaction qui ne sont plus humains. Si on prolonge cette escalade de vitesse, il nous faudra demain dépasser les limites de l'homme. *"Si on la refuse, il nous faut trouver les moyens de réduire la vitesse de l'évolution sociale."*

Hubert Guillaud